

# **Un pont littéraire entre la France et l'Angleterre : le rôle méconnu d'Agnès Tobin lors des séjours londoniens d'André Gide et Valéry Larbaud en 1911 et de Saint-John Perse en 1912**

Holger Chr. Holst

Le point de départ de notre étude se situe entre 1911 et 1913, c'est-à-dire à l'époque précédant de manière imminente le début de la première guerre mondiale. On sait que Saint-John Perse se rendit en Angleterre à trois reprises durant cette période (entre le 6 juin et début novembre 1912<sup>1</sup>, puis au début de juillet 1913 et de septembre à début d'octobre de cette même année)<sup>2</sup>.

Grâce à quelques documents inédits nous tenterons de faire revivre l'atmosphère particulièrement créative, essentiellement franco-anglaise, qui régnait juste avant la première guerre mondiale entre les jeunes écrivains rassemblés à Londres. Elle était libre, joyeuse et surtout cosmopolite, fait important pour Saint-John Perse et ses amis. Dans une lettre à Georges-Jean Aubry<sup>3</sup>, le poète s'exprime à ce sujet une fois de plus :

*Il ne serait d'ailleurs pas sans intérêt d'évoquer incidemment, [...] un peu de cette atmosphère franco-anglaise du Londres d'avant 1914, où je rencontrais Larbaud, au cours de deux longs et libres séjours en Angleterre. Chesterton, Belloc, Conrad, Bennett, Arthur Symons et Edmund Gosse étaient, plus ou moins, de nos amis communs. De cette atmosphère qu'il aimait s'imprégner beaucoup de mes poèmes, jamais publiés, de cette époque, et qu'il aura seul connus<sup>4</sup>.*

Saint-John Perse souligne ici un point caractéristique de cette époque. La rencontre pour ainsi dire fortuite à Londres de gens de nationalités et d'âges différents se connaissant à peine et leur façon de répartir leur emploi du temps étaient sans précédent et prouvaient une très grande force inspiratrice.

Il convient d'analyser d'abord la naissance de cette atmosphère joyeuse et cosmopolite de 1911, dont Saint-John Perse profita les années suivantes. Il ne suffit pas de prendre connaissance des dates des voyages de telle ou telle personne ou d'une lettre isolée. C'est la singulière complémentarité des caractères qui sert de ferment à cet élan créatif et permet de souder des amitiés très sincères et durables. Dans ce réseau, c'est Miss Agnes Tobin qui paraît avoir constitué la figure centrale.

## **Une américaine à Londres : Miss Agnes Tobin.**

*"Miss Tobin seemed to know everyone. She is a friend of everyone who has a name in England - nobility and the art", wrote Larbaud to his mother. She was an old and close friend of Alice Meynell and had frequented the famous salon [le salon littéraire d'Alice Meynell]<sup>5</sup> at various times and through various vicissitudes...<sup>6</sup>*

---

<sup>1</sup> René Rouyère, *La Jeunesse d'Alexis Léger (Saint-John Perse)*, Presses universitaires de Bordeaux, 1989, p. 206 et 212.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 212, Cf. également Holst, "Une amitié détruite par la guerre", *Souffle de Perse*, n° 3, 1993, p. 21.

<sup>3</sup> Saint-John Perse, lettre à Georges-Jean Aubry, Washington, 17 juin 1944, *OC*, p. 1036.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Ajouté par l'auteur.

<sup>6</sup> Cecily Mackworth, *English Interludes. Mallarmé, Verlaine, Paul Valéry, Valéry Larbaud in England, 1860-1912*, London et Boston, Routledge & Kegan Paul Ltd., 1974, p. 183.

Née à San Francisco en 1864, Agnes Tobin était le troisième enfant d'une famille qui en comptait par la suite douze. Après avoir occupé le poste de secrétaire de l'archevêque de San Francisco, son père devint banquier. Les enfants jouirent tous d'une éducation privilégiée. Agnes fut envoyée dans un petit collège de la ville où elle apprit le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol avant de faire ses études de lettres classiques à l'Université de Stanford. En 1880, elle accompagna son père pour la première fois en Europe où elle fit ensuite de longs séjours, surtout en Angleterre, en France et en Italie. Cependant, elle continua d'entretenir des contacts très étroits avec sa famille, jusqu'en 1924, date à laquelle elle devra rentrer définitivement pour soigner sa mère malade, elle traversa l'Atlantique maintes fois.

A partir de 1895, année où Agnes Tobin fit la connaissance d'Alice Meynell, épouse de Sir Wilfrid Meynell, sa présence chez les Meynell le dimanche soir, quand tout le *Londres littéraire* se retrouvait au 47, Palace Court, eut certainement pour effet d'accroître encore le nombre de leurs hôtes. C'est peut-être à cause de sa formation complète, de sa sincérité, de sa personnalité captivante - elle se montrait toujours très attentive aux préoccupations de ceux qui l'entouraient - que le grand nombre de visiteurs des Meynell ne voulut pas manquer l'occasion d'entrer en contact avec cette jolie femme aux dons multiculturels. Et les hôtes des Meynell représentaient alors toute l'Angleterre intellectuelle de l'époque victorienne déclinante à savoir : W.B. Yeats, Francis Thompson, Georges Meredith, Edmund Gosse, Katharine Tynan, Ezra Pound, Augustus John, Chesterton...

L'atmosphère cosmopolite et libre de Londres où elle joua un si grand rôle naquit finalement presque par hasard : ce n'est que fin juin, début juillet 1911 qu'Agnes Tobin, préparant une présentation et une lecture sur Coventry Patmore, obtint de Francis Jammes l'adresse à Londres de son ami Valery Larbaud. Celui-ci avait travaillé récemment sur le même sujet. Peu de temps après la visite, d'Agnes Tobin chez lui, à Chelsea, Valery Larbaud se souvient dans une lettre à Francis Jammes, de son hôte :

*[...] Elle pensait voir un prodige, elle a dû être bien déçue en voyant le monsieur terne et timide que je suis. Nous avons eu, cependant, une entrevue qui a duré deux heures et pendant laquelle nous nous sommes aperçus que nous avons beaucoup d'amis communs à Londres. Nous avons parlé d'eux, de vous et de Coventry Patmore [...]*<sup>7</sup>.

C'est donc une rencontre constructive et tout à fait amicale de deux caractères bien spontanés. Pourtant, au début, Larbaud semblait hésiter légèrement :

Miss Agnes Tobin est très américaine, très californienne et cela dit tout. Un peu dilettante peut-être en littérature, mais d'une piété très sincère pour être transatlantique. Elle a beaucoup voyagé sans rien perdre de sa personnalité<sup>8</sup>.

C'est probablement grâce à l'énergie et à la spontanéité d'Agnes Tobin - elle avait pourtant 17 ans de plus que lui - que Valery Larbaud renouvelle dans la même lettre du 6 juillet 1911 à Francis Jammes son invitation très amicale à lui rendre visite à Londres et à découvrir ensemble l'Angleterre :

*[...] Nous avons fait le projet de vous enlever, en septembre, à Orthez, et de vous promener sur les routes d'Angleterre. J'amènerai de France mon automobile Quasie et je vous conduirai (Miss T. et vous) dans le comté de Somerset, dont les paysages vous plairont beaucoup. Londres ne donne pas de l'Angleterre une idée exacte. Il faut voir la campagne. [...] C'est un petit voyage. En quinze jours, vous verriez beaucoup. Quasie est d'une douceur extrême (couverte en limousine, mais avec deux sièges devant...)*<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> Valery Larbaud, lettre à Francis Jammes, Chelsea, 6 juillet 1911, dans *Francis Jammes & Valery Larbaud, Lettres inédites*, introduction et notes de G.-J. Aubry, Paris et la Haye, A.A.M. Stols, 1947, p. 7.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> *Id.*, p. 8.

La réponse de Jammes est malheureusement négative :

*Votre lettre est venue ici [Saint-Jean-de-Luz]<sup>10</sup> où nous passons des vacances pleines de sollicitude, mais de confiance en Dieu. Août nous donnera un enfant encore qui reculera d'autant le projet que votre bon cœur me propose, de voyager en Angleterre<sup>11</sup>.*

Plus tard, ayant reçu une carte postale de Londres signée par Agnes Tobin, André Gide et Valery Larbaud, Francis Jammes répond en montrant qu'il en a été profondément touché :

*J'ai reçu la carte postale signée de vos sympathies réunies, carte dont l'aquarelle gonfle mon cœur comme un biniou<sup>12</sup>.*

Et enfin, c'est André Gide qui, dans une lettre du 16 juin 1911 à Paul Claudel, précise :

*Sans doute, dans trois semaines, irai-je rejoindre Valery Larbaud à Londres, afin de raffiner mon anglais<sup>13</sup>.*

Il écrit également à Valery Larbaud, avec lequel il est en correspondance depuis quelque temps. A cette époque, Larbaud était en train d'écrire une étude détaillée sur Coventry Patmore, laquelle sera publiée en même temps que les traductions de plusieurs poèmes du même auteur par Paul Claudel dans deux numéros de la Nouvelle Revue Française (septembre et octobre 1911).

Mais juste avant son départ pour l'Angleterre, André Gide semble hésiter légèrement. Une fois déjà, il avait retardé son départ pour Londres à cause de sa peur instinctive de la foule attendue pour le couronnement de Georges V le 22 juin 1911. Il note cependant dans une lettre à André Ruyters :

*Je pars demain, ou ce soir même peut-être,... il fait si beau que je n'y tiens plus !<sup>14</sup>*

Finalement, le poète part le soir même après avoir envoyé une dépêche à Valery Larbaud à Londres lui indiquant l'heure de son arrivée. Larbaud confirme cette date dans sa lettre d'invitation à Francis Jammes écrite également le 6 juillet 1911 :

*(Une dépêche de Gide m'annonce son arrivée demain matin à Charing Cross [par le train de Southampton<sup>15</sup>]<sup>16</sup>.*

Les indications concernant la durée de son séjour en Angleterre que Gide donne dans sa lettre du 28 juillet 1911 à André Ruyters ne sont pas tout à fait précises, mais durant son séjour il ne put faire autrement que d'aller voir Arthur Symons - pour lui *something of a legendary figure*<sup>17</sup> - et, bien sûr, Joseph Conrad, pour lequel il se passionnait. Une correspondance suivie prolongea cette rencontre, fait exceptionnel compte tenu du fait que Conrad, introverti, se sentant souvent très fatigué, n'écrivait que peu et seulement à quelques amis très proches. La quinzaine de lettres de Gide à Conrad ont été conservées et publiées.

---

<sup>10</sup> Ajouté par l'auteur.

<sup>11</sup> Francis Jammes, lettre à Valery Larbaud, Saint-Jean-de-Luz, 11 juillet 1911, *Francis Jammes & Valery Larbaud, Lettres inédites, op. cit.*, p. 10.

<sup>12</sup> *Id.*, 20 juillet 1911, *ibid.*, p. 12.

<sup>13</sup> André Gide, lettre à Paul Claudel, Cuverville, 16 juin 1911, *Correspondance Paul Claudel-André Gide, 1899-1926*, Robert Mallet éd., Paris, Gallimard, 1949, p. 177.

<sup>14</sup> *Id.*, lettre à André Ruyters, Cuverville, 6 juillet 1911, *Correspondance André Gide-André Ruyters, 1907-1950*, Claude Martin et Victor Martin-Schmets éd., volume II, Presses universitaires de Lyon, 1990, p. 103-104.

<sup>15</sup> Ajouté par l'auteur

<sup>16</sup> Valery Larbaud, lettre à Francis Jammes, Chelsea, 6 juillet 1911, *Francis Jammes & Valery Larbaud, Lettres inédites, op. cit.*, p. 8.

<sup>17</sup> C. Mackworth, *op. cit.*, p. 183.

De plus, André Gide assura la traduction de certaines œuvres de Conrad telles que *Lord Jim* en 1912<sup>18</sup> et *Typhon* en 1917<sup>19</sup>.

La durée exacte et la description de l'atmosphère familiale de la visite de Valery Larbaud, Agnes Tobin et André Gide chez Arthur Symons et Joseph Conrad, les deux poètes habitant dans le Kent, non loin de la Manche, avec leurs épouses, est indiquée précisément dans une lettre de Valery Larbaud à son ami Marcel Ray :

*Pendant que Gide était ici, nous avons fait une excursion dans le Kent et avons passé une journée et demie chez Joseph Conrad. Vous auriez été bien amusé de nous entendre tous vanter Montpellier. Miss Tobin essayait de dire que Paris vaut mieux [...]. Conrad m'a demandé des nouvelles de votre beau-frère<sup>20</sup>.*

Quant à la date de la visite chez Arthur Symons et Joseph Conrad, Cecily Mackworth précise dans son livre *English Interludes* :

*For the French [Gide et Larbaud], however, he [Conrad] remained something of a legendary figure and Gide felt they should all get to know each other. Miss Tobin, who was rather a collector of celebrities, was enthusiastic for the plan. She was rich and unconventional, so she found it natural to hire a taxi and invite the two young men to be her guests on the trip into the country. They set off, on 22 July [c'est-à-dire un samedi], veiled and goggled, in one of the new automobile taxis, that were beginning to replace the old hansom cabs. Island Cottage was reached at midday and they lunched with Symons.*

*None of them recorded what they talked about, but Symons recorded that he found Gide "as weird as he is fascinating, queer as he is odd, charming also". Larbaud was presumably in one of his shy moods, since he was referred to simply as "another Frenchman".*

*Then their host suggested they call on Joseph Conrad who had recently come to live in the village of Orlestone, near Ashford. He was a great recluse these days, suffering from gout and liking above all to be left alone to get on with his work<sup>21</sup>.*

La visite chez Arthur Symons et sa femme à Wittersham, fut facilitée par le fait qu'Agnes Tobin le connaissait depuis longtemps, alors qu'il était encore un personnage très important dans les cercles littéraires en Angleterre et en France. De plus, elle l'avait aidé moralement et financièrement pendant sa longue maladie<sup>22</sup>. Gide, avec son effet habituel de catalyseur - il avait le don particulier de rallier ses connaissances et donnait l'impression d'être le meilleur ami de chacun, une attitude que Valery Larbaud n'aurait jamais adoptée compte tenu de sa réserve naturelle - fut immédiatement d'accord. Pour lui et peut-être pour Valery Larbaud, Symons, bien que n'ayant que 46 ans, était un phénomène du mouvement symboliste passé, suscitant chez ses visiteurs un certain sentiment de nostalgie.

L'étape suivante, à savoir la visite chez Joseph Conrad dans le village d'Orlestone près de Ashford, fut également facilitée par Agnes Tobin : après le séjour de cette dernière chez lui à Capel House, n'avait-il pas écrit ensuite à son ami Symons :

---

<sup>18</sup> Cf. André Gide, lettre à André Ruyters, Florence, 23 mars 1912, *Correspondance Gide-Ruyters, op. cit.*, volume II, p. 110.

<sup>19</sup> Cf. *id.*, lettre à André Ruyters, Cuverville, 22 mars 1917, *ibid.*, p. 153.

<sup>20</sup> Valery Larbaud, lettre à Marcel Ray, Londres, 28 juillet 1911, *Correspondance Valery Larbaud-Marcel Ray, 1910-1920*, Françoise Lioure éd., Paris, Gallimard, 1980, volume II, p. 130-131.

<sup>21</sup> C. Mackworth, *op. cit.*, p. 183. Pourtant dans sa lettre datée Vendredi, [28 juillet 1911], (lettre n° 421, *Correspondance Gide-Ruyters, op. cit.*, volume 11, p. 104), André Gide écrit à son ami Ruyters : [...] Je t'aurais écrit dès mon retour de Londres, c'est-à-dire voici huit jours... De plus, dans sa lettre n° 393 à Jean Schlumberger, datée [Samedi, 22 juillet 1911], *Correspondance André Gide-Jean Schlumberger, 1901-1950*, Pascal Mercier et Peter Fawcett éd., Paris, Gallimard, 1993. p. 410, André Gide explique : [...] Je ne puis vous écrire à présent. Ce mot simplement pour vous dire que me voici de retour à Cuverville

<sup>22</sup> Cf. Agnes Tobin, lettre à Bernard Shaw, 10 Adolphi Terrace [Londres] W. C, 16 juin 1909, in Agnes Tobin, *Letters, Translations, Poems with some Account of her Life*, San Francisco, printed at the Grabhorn Press for John Howell, 1958, p. 79

[...] *Miss Tobin's passage under our roof left a delightful scent of intelligence and charm of a fine humane quality. You are lucky in your friends, mon cher. Pray remember us to her in as friendly terms as you can think of*<sup>23</sup>

Elle avait mis Conrad en contact avec John Quinn, le collectionneur américain. Quant à la visite de Gide chez Conrad, voici comment C. Mackworth en décrit l'atmosphère :

[...] *The callers were welcomed and invited to stay to dinner. Gide of course got on at once with Conrad who emerged from the shell into which he habitually withdrew when strangers arrived. In spite of the long years in England, he had remained very much the Polish aristocrat and Gide, in his turn, was greatly impressed by a sort of instinctive nobility - bitter, disdainful and rather despairing, like that which he describes in Lord Jim*<sup>24</sup>.

Comme toujours, c'est Gide qui sut mettre ses interlocuteurs tout à fait à l'aise et en particulier Conrad, lequel venait de recevoir un exemplaire de Barnabooth de la part du très renfermé Larbaud :

*I am glad [he] liked my letter. I did not dare to tell him quite how much I admired his book, for he gave me the impression of a reserved man who would be suspicious of any too-great enthusiasm*<sup>25</sup>.

La conversation se déroula dans une atmosphère de plus en plus détendue, on discuta de tout... Le dénouement d'un quiproquo causé par Miss Tobin, qui semblait défendre le talent exceptionnel du nouvelliste français Georges Ohnet, connu pour ses tendances triviales alors qu'elle pensait en réalité à Giorgione, augmenta encore la vivacité de la discussion. Bref, la soirée amicale se prolongea jusqu'à une heure fort avancée, et il fut impossible de rentrer à Londres...<sup>26</sup>

Les amis durent passer la nuit à l'auberge du village, et avant de rentrer à Londres le lendemain firent un détour par Rye (pour y déjeuner) et Winchelsea sur la côte de la Manche<sup>27</sup> pour permettre à André Gide de prendre un train en direction de Southampton ou pour le conduire dans cette ville jusqu'à l'embarcadère du bac partant pour le Havre. Selon C. Mackworth, il fut donc impossible à André Gide d'être de retour en France avant le lundi 24 juillet 1911.

### **Le John Donne Club : un salon littéraire franco-anglais par correspondance.**

Entre le départ d'André Gide de Southampton (21 ou 23 juillet 1911) et celui de Valery Larbaud (autour du 15 août 1911)<sup>28</sup>, Agnes Tobin semble avoir eu une idée qui s'insère parfaitement dans la suite des événements, à savoir la création d'un salon littéraire franco-anglais fonctionnant partiellement par correspondance et dénommé *The John Donne Club / The Club John Donne*<sup>29</sup>. Le Club John Donne fut composé de douze membres, soit six anglais et six français. Son secrétaire général, Austin Dobson, était en même temps responsable de la parution des *Donne Pamphlets*. Une rencontre annuelle était également prévue. Les membres

---

<sup>23</sup> Joseph Conrad, lettre à Arthur Symons, Capel House, 7 février 1991, dans *Joseph Conrad, Life & Letters, The Weight of the Burden, 1905-1914*, Georges-Jean Aubry éd.; volume II, London, William Heinemann, Ltd., 1927, p. 125

<sup>24</sup> C. Mackworth, *op. cit.*, p. 184.

<sup>25</sup> Georges-Jean Aubry, lettre à Valery Larbaud, 25 août 1925 dans C. Mackworth, *op. cit.*, p. 184

<sup>26</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>27</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>28</sup> Cf. Valery Larbaud, deux lettres à Marcel Ray,

1) La Thébaïde, 23 septembre 1911, *Correspondance Valery Larbaud-Marcel Ray op. cit.*, p. 135.

2) Valbois, mercredi 27 septembre [1911], *ibid.*, p. 137.

- Cf. également Valery Larbaud, lettre à Francis Jammes, Londres, vendredi [octobre 1911], *Francis Jammes & Valery Larbaud, Lettres inédites, op. cit.*, p. 14.

<sup>29</sup> Cf. Valery Larbaud, lettre à Agnes Tobin, [en anglais], Vichy, 15 août 1911, dans Agnes Tobin, *Letters, Translations, Poems, op. cit.*, p. 80.

anglais initialement contactés par Agnes Tobin, entre autres Herbert Trench et Bernd Benett changèrent pourtant bien vite.

Le côté français était représenté par Gide, Saint-John Perse, Francis Jammes, Gaston Gallimard et Léon-Paul Fargue à la place de Paul Claudel<sup>30</sup>. Valery Larbaud - malgré son mauvais état de santé - tint à participer lui aussi au Cercle John Donne. Dans une lettre à Agnes Tobin il s'inquiète du Club, indiquant nettement le rôle de premier plan qu'il reconnaît à son interlocutrice :

*[...] I left London in a hurry, a wire from my mother asking me to come at once, as she was in Paris waiting for me, to take me to Vichy. - This to explain how I went away without taking leave of you and thanking you for all your kindness to me and my friend André Gide.*

*I hope his letter will reach you. But are you still in England ? I shall be back to Chelsea about the 20th of September. I hope I shall meet you when I am there (I shall leave London at the end of November - for Florence.) Here is the answer of St. Léger Léger. I have not yet got any from F. J<sup>31</sup>. and suppose he must be upset by his family circumstances ; and I expect to hear, any day, there is a new brother or sister to Bernadette and Emmanuelle.*

*I don't know where Gallimard may be ; but shall certainly see him next month on my way to London. As to Claudel, I am afraid he would be reluctant to accept, as John Donne was born and bred a Roman Catholic and afterwards turned Protestant. I should like, rather, to propose as a member my friend Jean-Paul Fargue [sic], a poet of great power, and not unlike John Donne, since he is a disciple of Arthur Rimbaud. Shall I ask him ?*

*[...] I think I shall soon see André Gide, when, touring in the Yonne valley, I shall stay for a couple of hours at the Abbey de Pontigny. Perhaps Edmund Gosse will be there, too -, I am not quite sure but I think he told Gide he would go to Pontigny.*

*Will you be so good as to answer these questions, and at the same time tell me what you have done towards the constitution of our club, and what are your prospects, and what you intend to do during the next two months<sup>32</sup>.*

Il est un peu curieux que Valery Larbaud, qui montre tant d'empressement quant à la réalisation du Club John Donne en essayant de tenir l'initiatrice de celui-ci, Agnes Tobin, régulièrement au courant, ne soit pas informé des projets de cette dernière. Il est donc clair que c'est à Agnes Tobin que revient tout le mérite quant à la création et à la conception du Club John Donne. Avec sa dédicace de *Under Western Eyes*, Joseph Conrad souligne ce point de vue. Il mentionne Agnes Tobin, *who brought to our door her genius for friendship from the uttermost shore of the West*.

Malgré sa courte existence, le Club John Donne fut pris très au sérieux par ses membres. Durant ses séjours en Angleterre en 1912 et 1913, Saint-John Perse put profiter lui aussi de ce cercle d'amis et de l'aide d'Agnes Tobin dans ses relations avec Joseph Conrad<sup>33</sup>, tout comme quelques mois plus tôt, Valery Larbaud et André Gide.

Revenons à notre point de départ •. Saint-John Perse devient membre du Club John Donne en août 1911<sup>34</sup>. Que fait-il pendant cette période en vue d'un éventuel voyage d'études en Angleterre ? Écoutons donc le poète. En juillet 1911, Saint-John Perse écrit de Pau à Valery Larbaud se trouvant alors à Londres :

*[...] Je voudrais vous répondre de plus loin, et il me faut encore différer de le faire : tant me doit absorber, jusqu'au 30 juillet, la préparation d'un dernier examen de Droit. [...]*<sup>35</sup>

---

<sup>30</sup> Quant à Paul Claudel, Cf. Valery Larbaud, lettre à Agnes Tobin, *Letters, Translations, Poems, op. cit.*, p. 79

<sup>31</sup> F. J. : Francis Jammes.

<sup>32</sup> Valery Larbaud, lettre à Agnes Tobin [en anglais], Vichy, 25 août 1911, *ibid.*, p. 79-80.

<sup>33</sup> Cf. Ivo Vidan, "Correspondance Conrad-Gide", *Anglica Zagrabiensia*, n° 24, 1967 et n° 29-32, 1970-1971.

<sup>34</sup> La lettre de Saint-John Perse à Valery Larbaud dans *OC* à la page 799 est faussement datée d'août 1913. Il faudrait lire [août 1911]. Cf. la lettre de Valery Larbaud à Agnes Tobin du 25 août 1911 à ce sujet

<sup>35</sup> *OC*, p. 787.

Le 4 août 1911, Saint-John Perse remercie Valery Larbaud de sa carte écrite de Harwich :

Ma mère me fait parvenir ici [à la Rochelle] votre carte de Harwich. Je suis très sensible à votre pensée et à celle d'André Gide.<sup>36</sup>

Dans sa lettre du 22 septembre [1911], Esquièze (par Luz, Hautes Pyrénées) adressée à Valery Larbaud, Saint-John Perse annonce son intention de se rendre à Paris et surtout de revoir son ami :

[...] *Je voudrais bien ne pas quitter la France sans vous revoir. Serez-vous à Paris cet automne ? Il m'y faut séjourner entre le 10 octobre et le 10 novembre. Des démarches ennuyeuses au ministère des Colonies et aux Affaires étrangères, où je ne connais personne. [...] Claudel insiste beaucoup pour que je prépare la carrière des Consuls. [...] Si je réussis et si je crois pouvoir assumer la préparation de ce concours difficile et peu équitable des Affaires étrangères, je serai encore en France pour deux ans, et je me débrouillerai bien pour aller passer encore un mois ou deux, au printemps prochain, en Angleterre : où j'aurais bien grand plaisir à vous rencontrer [...]*<sup>37</sup>.

La lettre de Valery Larbaud du 17 novembre 1911 à Francis Jammes fait foi de la rencontre des deux poètes à Paris :

[...] *Depuis, j'ai reçu le nouveau chant des Géorgiques Chrétiennes (j'ai dû vous envoyer de Brighton une carte postale pour vous accuser réception du volume) et j'ai vu, en rentrant à Paris, - après un retour en France et un nouveau voyage à Londres, - Saint-Léger Léger par qui j'ai eu de vos nouvelles?*<sup>38</sup>

Le plus cher désir, le rêve de Saint-John Perse, à savoir d'aller en Angleterre et de revoir son ami Valery Larbaud et les écrivains Arthur Symons et Joseph Conrad, se réalisera finalement durant l'été 1912, à partir du 6 juin. Et dans ce contexte, il convient de souligner l'importance de la lettre du 25 juillet [1912] de Conrad adressée à Agnes Tobin et qui se termine par la phrase :

[...] *Do come soon and bring Mr. St Léger. We shall be very pleased to know him*<sup>39</sup>.

Nous avons toute raison de croire que durant l'été 1912, la force motrice d'Agnes Tobin quant à l'organisation du séjour et des contacts littéraires pour Saint-John Perse a été identique à celle pratiquée envers Valery Larbaud et André Gide l'année précédente.

Il existe encore une autre trace datant de 1916 du passage de Saint-John Perse chez Joseph Conrad. Dans une lettre datée du 1er juin 1916, Conrad écrit à Henry-Durand Davray :

[...] *Si quelqu'un Vous a dit que je suis en "rapports directs" avec MM. Léger et Ponsot ce quelqu'un se trompe. S'il s'agit du poète St-Leger-Leger je l'ai vu une fois, chez moi, il y a 3 ans si je ne me trompe, et j'ignore où il est à présent. L'autre nom m'est entièrement étranger*<sup>40</sup>.

Tout porte donc à croire que Saint-John Perse n'a vu Joseph Conrad qu'une seule fois juillet/début août 1912. La lettre à Joseph Conrad publiée dans les *OC*, (p. 885) élargit donc aux dimensions d'une amitié durable ce qui n'aura été qu'une brève rencontre.

Mais en 1916 - la lettre de Conrad le montre clairement - cette atmosphère particulièrement créative et essentiellement franco-anglaise, qui régnait à Londres a disparu

---

<sup>36</sup> *OC*, p. 788.

<sup>37</sup> *OC*, p. 789.

<sup>38</sup> Valery Larbaud, lettre à Francis Jammes, La Thébaïde, 17 novembre 1911, *Francis Jammes & Valery Larbaud, Lettres inédites*, op. cit., p. 21.

<sup>39</sup> Joseph Conrad, lettre inédite à Agnes Tobin, Capel House, 25 juillet 1912. Le manuscrit de cette lettre se trouve au Case Western University, elle sera publiée entièrement dans le volume V de *The Collected Letters of Joseph Conrad* (Cambridge University Press). Nous remercions spécialement les éditeurs Frederick R. Karl et Laurence Davies pour la permission de citer le paragraphe ci-dessus.

<sup>40</sup> Joseph Conrad, lettre à Henry-Durand Davray, Capel House, 1<sup>er</sup> juin 1916, op. cit.

depuis longtemps. La guerre fait rage et les nuages lourds qui encombrent le ciel assombrissent funestement l'horizon politique, humain et littéraire.

Holger Chr. Holst

## **BIBLIOGRAPHIE :**

### **a) Œuvres :**

- Georges-Jean Aubry, *Francis Jammes & Valery Larbaud, Lettres inédites*, Introduction et notes de G.-J. Aubry, Paris et la Haye, A.A.M. Stols, 1947. Tirage : 300 exemplaires, exemplaire 232. Référence de la Bibliothèque universitaire et d'Etat de Hambourg : A 1951/5457.

- Georges-Jean Aubry, *Joseph Conrad, Life & Letters, The Weight of the Burden, 1905-1914*, Volume II, London, William Heinemann, Ltd., 1927.

- Valery Larbaud, *Mon itinéraire, août 1881-septembre 1926* (établi en septembre 1926 à la demande d'Alexandre Stols), Paris, Des Cendres, 1986. Tirage : 875 exemplaires, exemplaire 526. Référence de la Bibliothèque universitaire et d'Etat de Hambourg : A 1986/11262.

- Françoise Lioure, *Correspondance Valery Larbaud-Marcel Ray, 1910-1920*, Volume II, Paris, Gallimard, 1980.

Robert Mallet (éditeur), *Correspondance Paul Claudel-André Gide, 1899-1926*, Paris, Gallimard, 1949.

- Claude Martin et Victor Martin-Schmets (éditeurs), *Correspondance André Gide-André Ruyters, 1907-1950*, Volume II, Presses universitaires de Lyon, 1990.

- Pascal Mercier et Peter Fawcett (éditeurs), *Correspondance André Gide-Jean Schlumberger, 1901-1950*, Paris, Gallimard, 1993.

- Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1972.

Agnes Tobin, *Letters, Translations, Poems with some Account of her Life*, San Francisco, Printed at the Grabhorn Press for John Howell, 1958. Tirage : 400 exemplaires. Référence de la Bibliothèque du Congrès à Washington : Call Number PS 3539.0144Z52.

### **b) Littérature critique :**

Mackworth Cecily, *English Interludes. Mallarmé, Verlaine, Paul Valéry, Valery Larbaud in England, 1860-1912*, London et Boston, Routledge & Kegan Paul Ltd., 1974. Référence de la Bibliothèque universitaire de Brème : A rom 187.5 6/74. GE 8.174.

Nous remercions tout particulièrement pour leur contribution :

M. Laurence Davies, Research Associate Professor of Comparative Literature, Dartmouth Collège, Hanover, New Hampshire (03755-3511), Etats-Unis. La réalisation de cette étude n'aurait pas été possible sans son aide constante.

Mme Anne Wahls, Hambourg, pour la dactylographie et la correction de l'article.

Holger Chr. Holst